

« Au paléolithique,
les artistes de
la vallée de Côa
gravèrent leurs œuvres
à la vue de tous »

Des silhouettes stylisées de chevaux, d'aurochs, de chamois... Tout le long des dix-sept derniers kilomètres de la rivière Côa avant qu'elle ne se jette dans le Douro, affluent, sur d'immenses parois de schiste, des milliers de gravures, dont les plus anciennes datent de 30 000 ans avant notre ère. Découvert en 1991, ce musée à ciel ouvert, émuant témoignage du paléolithique supérieur déployé sur un territoire de 200 kilomètres carrés, ne possède pas d'équivalent en Europe. Il a pourtant bien failli être englouti suite à la construction d'un barrage hydroélectrique, dans les années 1990. Sauvé des eaux en 1995 après une longue bataille, ce site d'exception a été inscrit sur la liste du

patrimoine mondial par l'Unesco en 1998. Depuis, il est ouvert aux visites guidées. Décryptage avec Thierry Aubry, docteur en préhistoire et responsable scientifique du parc archéologique de la vallée de Côa.

GEO Qu'est-ce que les gravures de Côa révèlent des hommes qui les ont réalisées ?

Thierry Aubry Qu'il s'agissait d'une société très mobile, se déplaçant ou échangeant des informations et des matériaux sur une région d'au moins 400 kilomètres carrés, depuis ce qui est aujourd'hui la petite ville de Rio Maior, au nord de Lisbonne, jusqu'à Valladolid, en Espagne. En attestent la similitude des styles de gravures dans toute cette zone, mais aussi l'étude des silex utilisés dans la vallée de Côa : ils étaient

constitués d'une roche qui ne provient pas d'ici. Comme ils évoluaient dans une géographie variée, entre la Meseta – le vaste plateau castillan – et les gorges du fleuve Douro et de ses affluents, les groupes de chasseurs-cueilleurs de Côa avaient accès à une grande diversité de ressources. Leur installation a ainsi pu s'étendre dans le temps de façon remarquable : de 30 000 à 12 000 ans avant notre ère.

Dans cette vallée, les dessins n'ont pas été ciselés dans des cavernes, mais en plein air. S'agit-il d'une exception du paléolithique en Europe ?

Difficile de répondre à cette question. Mais l'existence de ce site et de quelques autres beaucoup plus petits en Espagne, ainsi que d'un rocher gravé dans l'est des Pyrénées, tend à prouver que les gravures à ciel ouvert correspondaient à une réalité importante de l'époque, et remet en cause l'idée que ces formes d'expression étaient limitées à des sanctuaires pour privilégiés. Dans ces sociétés, l'art n'était pas séparé de la vie quotidienne. On le sait car on a retrouvé, à proximité des pierres taillées, des ossements et divers outils utiles au jour le jour.

À côté des tâches essentielles à leur survie, ces hommes s'attachaient donc à modifier leur espace naturel. À l'aide de sortes de pics en pierre très résistante, de forme pyramidale à l'extrémité, ils piquetaient, rainuraient ou incisaient des figures animales sur les parois, principalement des chevaux (photo), des aurochs, des bouquetins ou des cerfs. Ils ne représentaient pas les animaux qu'ils mangeaient

le plus souvent, comme le sanglier ou le lapin, mais plutôt ceux qui portaient une symbolique forte, quasi mythologique. Plus que les thèmes ou les motifs, c'est le fait que ces gravures étaient intégrées au paysage et visibles par tous qui est original. On pense aussi que ce site rupestre était un lieu où des groupes dispersés se retrouvaient régulièrement, cycliquement, pour échanger et obéir aux mêmes symboles. Je ne pense pas que l'on puisse parler de religion, mais plutôt de totémisme. Et dans tous les cas, on a bien affaire à une culture.

Dans ce contexte, peut-on parler d'art ?

Oui, car chacun des graveurs apportait sa touche personnelle. Le style est commun, mais la manière de faire est clairement individuelle. Par exemple, sur certaines représentations de profil, les herbivores possèdent plusieurs têtes, ce qui insuffle une notion de mouvement et de narration plusieurs dizaines de milliers d'années avant l'apparition du cinéma ou des dessins animés ! D'autres artistes insistaient sur une position particulière de la queue, sur des détails morphologiques du museau des aurochs ou encore la position de leurs oreilles, la courbure de leurs cornes... Les nuances sont innombrables. Et, à la fin du paléolithique, les œuvres s'ornaient parfois même de signes abstraits.

Néanmoins, ce n'était pas un divertissement ni de l'artisanat, encore moins des graffiti. Ces images avaient clairement un sens et contribuaient à structurer leur société. »

